

Un quart d'heure plus tard, ils entraient au cabaret du *Gros-Congre*. Leurs camarades les attendaient.

—Eh bien ! quoi donc ? dit l'un d'eux en les voyant, on s'est attendé ce soir, à ce qu'il paraît : la mer est calme, pourtant.

—Oui, reprit Mathurin, mais il y a de la brise du côté de la falaise.

—De la brise ? où ça donc que tu en as vu ? Le vent est mort.

—Pas partout.

—Pas partout !... Que veux-tu dire ?... Explique-toi... C'est-y que t'as trop suivi ta gargarousse et que tu flageolles sur tes quilles ?

—Non, non, je m'entends. Tenez, demandez plutôt à Jean.

Les compagnons se tournèrent vers Jean.

—Ton histoire ! crièrent-ils en chœur, allons, ton histoire, puisque tu en as une. Raconte vite, camarade, car il commence à se faire tard.

Jean vida son verre et se mit à leur raconter ce qui venait de se passer.

Son récit terminé, il n'y eut qu'une voix dans l'assistance pour affirmer que Jean et Mathurin avaient été victimes d'une hallucination.

—Tout cela, voyez-vous, leur dit un vieux loup de mer qui avait écouté Jean le sourire aux lèvres, tout cela c'est des bêtises. Vous avez vu rouge, les gars. Vous savez bien qu'il se passe chaque soir chez le père Marais des scènes semblables. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Et puis le vieux vit seul et je ne sais qui oserait pénétrer dans sa maudite caverne. Encore une fois, vous vous êtes monté le coup, mes fieux, à moins que vous n'ayez trop léché de piots ce midi et que le cidre n'ait détraqué votre boussole. Là-dessus, les amis, je m'en vais me coucher : bonsoir et pas de mauvais rêves.

Dis heures sonnaient à l'horloge du vieux clocher de Blaville ; le patron du *Gros-Congre* s'appêtait à fermer son auberge ; les pêcheurs sortirent et se séparèrent pour regagner leurs demeures respectives.

Le lendemain, au sortir de la grand'messe, ils se retrouvèrent tous à la porte du bureau de tabac, où trônait Mme Corbeau derrière un large comptoir en chêne orné de pipes, de vases en grès et de papiers roulés en cornets coniques, dont les piles s'élevaient comme autant de petites colonnes, encadrant la bonne figure joviale de la maîtresse de céans.

C'était là, sur le seuil de cette porte hospitalière — les Corbeau étaient de si braves gens, et si accueillants et si prêts à rendre service — que, tous les dimanches, se réunissaient les bonnes langues du pays : on jasnait, chacun mettait son mot, les médisances allaient leur train et les nouvelles se répandaient par tout le bourg, vraies ou fausses, bienveillantes ou malicieuses, parfois grossières seulement des commentaires recueillis sur chaque bouche.

Ce jour-là, ce fut Mme Corbeau qui mit le feu aux poudres.

—Personne n'a rencontré le père Marais, ce matin ? Il n'est pas venu chercher son journal : c'est la première fois depuis dix ans que cela lui arrive. Est-ce qu'il serait malade ?

—Malade ? Oh ! que nenni. Il aura trop dansé cette nuit avec le diable ! Du reste, nous allons bien le savoir. Voici Mariette, sa bonne, qui traverse la place. Si nous l'appelions.

—Mariette ! Mariette ! crièrent-ils en chœur.

La servante s'approcha.

—Eh bien ? Et ton maître ? Il fait la grasse matinée aujourd'hui, à ce qu'il paraît. On ne l'a pas encore vu.

—Ah ! je n'en sais, ma fine, rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà trois fois que je frappe à sa porte et qu'il n'est pas encore venu m'ouvrir. J'y retourne de ce pas, mais c'est ma dernière tournée. Faut-il vous le dire ? j'ai comme une idée qu'il y a quelque chose d'extraordinaire là-bas.

—Hein, les gars ? Qu'est-ce que je vous disais hier ? reprit Jean, en prenant pour ainsi dire à témoin la bonne de Marais.

—Attends, attends, répondit le vieux pêcheur qui avait combattu la veille, avec tant d'acharnement, les conclusions de son récit. Il n'y a encore rien de fait.

Mariette partit en courant. Un quart d'heure après elle était de retour, la figure bouleversée.

—Eh bien ?

—Eh bien, il ne m'a pas ouvert. C'est à n'y rien comprendre... Est-il parti ?... Est-il mort ?... Je donne ma langue aux chats.

Toute la journée on parla de cette affaire, à Blaville. On s'épuisa en conjectures, les uns tenant pour le voyage, d'autres pour la mort, naturelle ou violente. Tous étaient d'avis d'attendre au lendemain pour éclaircir ce mystère.

Le lendemain, les choses étaient au même point : M. Marais n'était pas venu chercher son journal et la pauvre Mariette n'avait pu parvenir à se faire ouvrir la porte de la Maison des Quatre-As.

Alors la curiosité des Blavillois fut son comble. M. Corbeau prit sur lui d'en parler au brigadier de gendarmerie, homme imposant et solennel qui l'écouta gravement, prit des notes et promit de faire le nécessaire.

Deux jours après, le parquet de Caen était à Blaville.

CHAPITRE II

VAINE ENQUÊTE

La clef grinça dans la serrure, la porte roula sur ses gonds, et les magistrats pénétrèrent dans le long corridor d'entrée.

Le brigadier de gendarmerie, qui déjà la veille avait inspecté les lieux, les précédait. Il leur indiqua l'escalier étroit et sombre qui montait au premier étage ; ils s'y engagèrent à sa suite.

La chambre se trouvait à droite du palier ; le procureur de la République entra le premier. Un rayon de soleil filtrait à travers les persiennes à mi-closes, jetant sur les objets un jour blafard ; une odeur fade flottait dans l'air attiédi.

Sur le lit intact, le corps de Marais était étendu dans l'attitude d'un homme endormi, la tête renversée, les yeux fermés, les bras allongés.

Seules, la bouche entr'ouverte, la langue tuméfiée, moitié sortie, au cou, une ligne noire de sang coagulé formée d'une série d'ecchymoses où les doigts avaient laissé leur trace, révélaient le crime.

Le magistrat s'approcha, examina le cadavre, et devant les preuves irrécusables, fit immédiatement dresser un procès-verbal.

Une chose pourtant le déconcertait. Au lieu du désordre habituel qui accompagne les crimes de cette sorte, rien n'avait été dérangé dans l'appartement. Les meubles étaient à leur place et fermés, aucune tache n'apparaissait sur le plancher ni sur les draps ; bref, on ne pouvait trouver aucune trace de lutte entre la victime et son meurtrier.

Dans ces conditions, la scène leur semblait difficile, impossible même à reconstituer. Il fallait supposer que l'assassin avait agi avec un sang-froid peu commun en pareil cas, qu'il avait eu soin, avant de s'échapper, de faire disparaître tous les indices du meurtre.

Ce ne pouvait donc être qu'une personne bien au courant des habitudes du genre de vie de M. Marais, et sachant que la crainte inspirée aux habitants par les opérations mystérieuses de ce dernier suffirait à éloigner de la Maison des Quatre-As les gens indiscrets qui auraient tenté de le troubler dans sa besogne.

Aussi, les soupçons s'étaient-ils portés immédiatement sur Mariette.

Elle seule avait accès dans la maison, elle seule paraissait capable d'avoir tout combiné pour dérouter la Justice.

Dès la première heure on l'avait interrogée. Vivement elle avait protesté de son innocence, indignée qu'on pût l'accuser d'un semblable forfait. Le magistrat, septique par profession, n'avait point été convaincu par l'apparente sincérité de ses dénégations : il l'avait emmenée sur le théâtre du crime, espérant qu'une confrontation avec la victime produirait sur elle une émotion dont il pourrait tirer parti pour lui arracher plus tard un aveu complet.

Son plan ne réussit pas.

Mariette éprouva bien au premier abord le léger frisson que chacun ressent devant le cadavre qu'il a connu plein de vie et de de santé ; mais elle se ressaisit promptement, reprit son sang-froid, et de nouveau affirma, plus convaincante, qu'elle n'était pas coupable.

Et puis s'il fallait d'autres preuves que sa parole, est-ce qu'elle ne pouvait pas invoquer sa faiblesse de femme, ses mains frêles et impuissantes à étreindre le cou d'un homme fort et vigoureux comme l'était M. Marais.

Du reste, avant de succomber, il s'était débattu sans doute : or, elle n'avait ni aux bras, ni au visage, aucune égratignure compromettante.

Ces réponses se pressaient en foule sur ses lèvres, dans son désir de sortir indemne de cet interrogatoire.

Bien qu'un doute subsistât encore dans son esprit, le magistrat n'insista pas. Il avait hâte de fouiller les meubles de l'appartement, et même, s'il le fallait, la maison entière, afin de découvrir le vrai mobile du crime.

Il commença donc ses perquisitions. Un secrétaire se trouvait là, il le fit ouvrir ; les tiroirs étaient vides. Seuls quelques papiers sans importance traînaient sur la tablette d'une armoire, le juge d'instruction s'en empara.

À côté de la chambre, sur le même palier, donnait une grande pièce carrée, ils s'y arrêtèrent. Elle était encombrée d'instruments de toutes sortes : cornues, alambic, livres, desseins. Sur les étagères s'entassaient des fioles remplies de liquides colorés, au fond se dressait un fourneau en briques, dont le foyer était protégé par une large manteau, s'élevant en pyramide jusqu'au plafond.

C'était là que se tenait le plus souvent M. Marais. Il s'y livrait à des expériences chimiques. Dans quel but ? Il eût été lui-même